

DOSSIER

Dossier : La violence extrême au Moyen-Orient

Axe II « Le Moyen-Orient contemporain : une violence structurelle ? »



VIOLENCE ET QUÊTE DE RÉDEMPTION DANS LE ROMAN CONTEMPORAIN

Charif MAJDALANI

Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban

La violence a toujours été présente dans la littérature, comme elle a de tout temps accompagné la vie des hommes. Pourtant, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, elle n'avait jamais constitué un thème en soi, la fonction de la littérature étant alors de tendre un miroir aux diverses classes de la société, ou à permettre à l'individu de se situer au sein d'un corps social, d'une généalogie, d'une famille ou d'une communauté et de se reconnaître en elles à travers les poèmes épiques ou le théâtre. Fréquemment représentée, la violence apparaissait surtout à travers les représentations de la guerre ou des soubresauts de la nature. Le mal dont elle était la manifestation était alors considéré comme « naturel » (Neiman, 2022). Avec les changements sociaux, politiques et économiques amorcés au début du XIX^e siècle européen s'est aussi opérée la transformation radicale du rôle et de la fonction de la littérature. La violence comme thème littéraire a alors pris elle aussi un autre tour et une autre fonction. En devenant un des lieux où l'homme ne pense plus seulement son statut social ou politique mais réfléchit à son être-au-monde, à sa relation à autrui, à la transcendance, en permettant de mettre de l'ordre dans le chaos de l'Histoire et à donner sens à nos existences par le récit et la fiction, la littérature a fait de la violence – et du Mal qui lui est inhérent et qui est depuis lors considéré comme « moral » (Neiman, 2022) –, deux de ses thèmes majeurs. Des thèmes qu'elle a interrogés comme les fondements les plus paradoxaux de l'habitation humaine du monde.

Cette mutation des fonctions de la littérature dès le début du XIX^e siècle s'est cristallisée dans l'apparition d'un genre nouveau, à savoir le roman dans la forme qu'on lui connaît de nos jours, et qui n'a plus rien à voir avec ce que l'on appelait ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle – à quelques exceptions près. L'invention du roman, ou sa transformation en ce genre qui nous est familier aujourd'hui mais qui a connu depuis de nombreuses métamorphoses, a accompagné la naissance du monde moderne. Et c'est dans ce genre neuf, destiné à décrire et à tenter de comprendre la société et ses évolutions, puis à rendre compte des grands tourments de la conscience humaine, que la violence a été le plus souvent racontée et analysée. Durant tout le XIX^e siècle, il s'est agi de la violence générée par les

guerres et les révolutions (de Balzac à Tolstoï), mais aussi par l'oppression sociale (Balzac, Hugo, Zola, Vallès). La violence était partie intégrante du questionnement du devenir historique des sociétés, et du monde. Mais elle pouvait aussi être liée à des interrogations plus existentielles (Dostoïevski). Les œuvres de la première moitié du XX^e siècle ont poursuivi dans la même veine, notamment à l'issue de la première guerre mondiale (chez Céline, par exemple). Mais c'est avec les terribles phénomènes qui ont caractérisé la deuxième guerre mondiale, la déshumanisation des rapports de l'homme à autrui, l'industrialisation de la mort dans les camps de concentration nazis puis dans les goulags soviétiques que nous sommes entrés progressivement dans la problématique de la violence extrême qui n'est plus liée à la marche fatalement violente de l'Histoire ni à la nature même de l'homme, mais à quelque chose de plus inquiétant et qui remet en question jusqu'à notre humanité même dans ses fondements, et dans ce qu'on croyait pouvoir dire pour la définir. Depuis les textes de Primo Lévi [1] inaugurant ce que l'on appellera la littérature des camps et jusqu'à l'œuvre d'Antoine Volodine [2] en passant par les livres d'Alexandre Soljenitsyne [3], les ouvrages littéraires décrivant les terribles errances et les horreurs incompréhensibles de l'Histoire se sont multipliés. À ces textes, on pourrait ajouter les travaux d'auteurs décrivant la brutalité des dictatures dans le monde (Abdel Rahman Mounif [4], Mario Vargas Llosa [5], Sonny Labou Tansi [6]), les horreurs de l'autogénocide cambodgien (Madeleine Thiem [7]), les dégâts causés par les guerres modernes sur des générations d'hommes (Svetlana Alexievitch [8]) ou déjà, la montée des violences dues aux extrémismes religieux (Salman Rushdie [9]). Sans compter que durant la fin du XX^e siècle et les débuts du XXI^e, une autre forme de violence extrême est apparue au sein du roman occidental, décrivant notamment le syndrome de la violence individuelle froide, celle des serial killers par exemple, résultat de la déshumanisation des rapports sociaux liés à l'excès de richesse, à l'indifférence à l'autre saisi comme seul objet d'exploitation et de jouissance. Les livres de Bet Easton Ellis [10] ou de Michel Houellebecq [11] sont en ce sens des modèles terrifiants dans lesquels le mal semble inhérent à la nature humaine.

Mais il est indubitable que le thème de la violence extrême est revenu aussi avec force, dès la deuxième décennie du XX^e siècle, dans les littératures des pays non européens, et en particulier des littératures africaines et celles du monde arabo-musulman. Dans ces pays, la violence s'est accrue de manière effarante, renouant avec la déshumanisation des rapports entre les groupes, avec la systématisation absurde de la mort, le tout accompagné de discours incohérents toujours en relation avec des fantasmes de pureté culturelle, raciale ou religieuse, et faisant forcément appel aux nettoyages ethniques et donc aux massacres, à l'oppression et à l'infinité des exodes. Ces exodes et l'immense population de migrants

qu'ils mettent en branle sont aussi générateurs de violences parallèles mais tout aussi inhumaines (exploitation par les passeurs, horreurs des traversées, refus d'assistance à personnes en danger, esclavage, exploitation des migrants) puisqu'elles viennent sciemment en rajouter aux misères initiales.

Au sein du vaste corpus des romans d'Afrique et du Moyen-Orient mettant en scène la violence extrême depuis le début du 3^e millénaire, on pourrait déceler trois postures dans le traitement du thème, toutes trois fidèles à la fonction de la littérature qui consiste donc à décrire et conséquemment à ordonner le chaos du monde et à essayer d'interpréter les faits pour leur donner sens. La première manière de traiter le sujet sera donc de le décrire, la deuxième de tenter de lui trouver une explication et la troisième enfin d'offrir parfois, par l'intermédiaire de personnages héroïques ou atypiques, des solutions cathartiques pour juguler le sentiment d'absence de sens et l'incompréhensibilité de la violence. Dans ce dernier cas, il s'agira donc de tenter de réhabiliter, au sein de l'horreur du monde, l'humanité en chacun, par quoi le monde pourrait être sauvé en l'absence de toute transcendance active ou d'intervention efficace de forces supérieures.

De nombreux romans ont essayé de décrire la violence extrême dans sa nudité, à travers des expériences individuelles, tantôt celles de personnages victimes de ces brutalités, tantôt celles des bourreaux. Que ce soit le génocide du Rwanda, les horreurs encore vivaces de la guerre du Liban, que ce soient les conflits, la répression et le terrorisme en Syrie, en Irak ou en Afghanistan ou encore la terrible déchéance des migrants : à chaque fois, ce sont les rouages impitoyables de la violence qui sont mis en scène. Et à chaque fois, les romanciers tentent d'apporter un éclairage permettant de se déplacer dans les sombres et sinistres motivations qui poussent les individus à agir par l'exercice de leur cruauté sur les autres. Il ne s'agit nullement d'expliquer ou de justifier, mais de ne pas rester dans la pure stupeur devant l'inexplicable, de chercher au fond des plus sombres et sinistres situations, quelque chose qui parlerait encore de l'humain en chaque homme, en chaque acteur des monstruosité de l'Histoire. C'est le souci de ne pas mourir découpé en morceau qui pousse le personnage du *Passé devant soi* de Gilbert Gatoré [12] à devenir lui-même acteur du génocide au Rwanda, quitte à se retrouver dans l'obligation de supplicier son propre père. C'est la révolte contre l'invasion américaine de l'Afghanistan et ce qu'il croit être une immense injustice qui pousse le personnage du *Jardin de l'aveugle* du Pakistanais Nadeem Aslam [13] à rejoindre les moudjahidines afghans. Dans *Encore* du Turc Hakan Gunday [14], le jeune garçon qui devient tortionnaire de migrants, violeur et trafiquant d'organes prélevés sur le corps de réfugiés est évidemment victime du calamiteux exemple de son père, de ses frères et de son milieu qui légitiment à ses yeux tous les mauvais traitements et les expérimentations sur ceux qui ne sont pour lui que marchandise dont on peut user librement.

Mais les tentatives de tâtonner dans la noirceur pour en extraire un rayon de lumière peuvent aussi être vaines et nombre d'œuvres semblent figées dans la stupeur face à l'injustifiable et laissent leur lecteur dans la difficile posture d'avoir à admettre cet injustifiable, d'accepter l'incompréhensible inhumanité dans laquelle les individus peuvent se laisser entraîner, ou se laisser conduire. Le Mal qu'exprime ainsi l'extrême violence apparaît alors comme intrinsèquement lié à la nature de l'homme. C'était déjà le terrible procédé du célèbre *American Psycho* de Bret Easton Ellis [10], roman sans action et sans intrigue, fait d'une pure succession de violences qui aurait pu durer encore des centaines, des milliers de pages aussi atroces que monotones mais qui se clôt néanmoins sur la formule « SANS ISSUE » inscrite au-dessus d'une porte et qui donne à l'ensemble du propos quelque chose de terrifiant. Dans *Anima* de Wajdi Mouawad [15], rien ne peut expliquer la cruauté insensée des tortionnaires et des massacreurs dans les camps de Sabra et Chatila, sinon l'idée que le Mal est inhérent à la nature humaine. Certes, la fin du roman apporte une sorte d'imperceptible soulagement puisque l'un des tortionnaires des camps est finalement mis à mort à son tour par l'une de ses victimes qui le retrouve trente ans après. Mais la violence et l'insupportable qui logent précisément dans ce qui ne trouve pas de justification continuent à torturer la victime et personnage principal, même si ce dernier arrive à se venger. Et cela ne vient pas du dispositif romanesque ni du jeu sur les relations père-fils propre à Mouawad. Ce n'est pas le fait que le tortionnaire soit le père adoptif de la victime qui rend les faits insupportables, c'est le fait que la violence initiale infligée s'est inscrite de manière ineffaçable dans la conscience du fils adoptif, qui ne se sent plus exister que comme le résidu d'une histoire atroce, sans plus de recours ni d'appel. Moins retors, et d'autant plus sec et dur est le propos d'*Ave Maria*, de l'Irakien Sinan Antoon [16]. À l'issue de longues discussions entre une nièce et son oncle, chrétiens de Bagdad, sur la possibilité de continuer à vivre en Irak, et après l'exposé des arguments de la nièce dans son refus du départ, une explosion meurtrière dans l'église fréquentée par les personnages clôt dramatiquement le débat, sans autre forme de procès. La stupeur devant l'incompréhensible et l'injustifiable horreur n'a plus de mots, et le silence remplace toute tentative de chercher désormais ne serait-ce qu'un brin de lumière.

Pourtant, cette lumière, certains romanciers ont tenté de la trouver, ou de la restituer, en allant à la recherche de ce qui en chacun peut subsister d'humanité. La culpabilité, la prise de conscience, la brusque compréhension de tout ce qui nous rapproche les uns des autres en tant qu'hommes au-delà des récits qui façonnent nos imaginaires et nous enchaînent à des fictions meurtrières viennent parfois réveiller les acteurs des violences, et donnent à certains destins

des tournures inattendues, par quoi ces destins se trouvent soudain rédimés. Et rédimée aussi, par leur intermédiaire, l'humanité tout entière. Ainsi, dans *Encore* de Hakan Günday [14], Gazâ, un jeune garçon turc aimable et qui se destinait à des études et à un avenir brillant, se retrouve pris dans les rets des activités de sa famille, une famille de passeurs sans scrupules. De plus en plus insensible à l'horreur que représente la vie des migrants entreposés comme du bétail dans des caves ou transportés dans des camions sans aération, devenant tortionnaire et violeur, expérimentant des sévices et vendant des organes, Gazâ finit même par provoquer volontairement la mort d'un jeune Afghan, le seul être qui a pourtant compris sa misère et lui a fait prendre conscience qu'il pouvait s'en libérer. Cette mort accidentelle et la culpabilité qu'elle va mettre en branle vont travailler Gazâ et le pousser à chercher à se débarrasser du monstre qui habite en lui, qui lui fait commettre tant d'horreur et à qui il a fini par s'identifier, alors qu'il se savait capable de se distinguer de son père et de ses abominables frères. L'itinéraire de récupération de son humanité sera dur, traversé d'épisodes psychotiques ou psychédéliques émaillés de terribles cruautés. Mais ce chemin conduira imperceptiblement Gazâ vers l'Afghanistan, non pas la terre des Talibans mais la vallée natale perdue du jeune réfugié tué par le garçon et devenu entretemps sa conscience. En y parvenant enfin, comme on revient à son berceau, Gazâ se sent devenir cet homme disparu, il s'identifie à lui et se purifie par lui, se dévêt de son être démoniaque, non pour se vêtir de lumière mais pour attendre que se remettent en place, comme en une forme de renaissance, les parts perdues de son humanité, à quoi il peut désormais aspirer.

Le *Jardin de l'Aveugle* de l'écrivain pakistanais de langue anglaise Nadeem Aslan [13] met en scène, mais très différemment, le même scénario de quête de rédemption. Un jeune pakistanais du nom de Mikal rejoint les combattants afghans au moment de l'invasion américaine. Confronté à toute une série de désillusions et de déceptions politiques, trahi par les tribus afghanes qu'il était venu soutenir, livré à des membres d'al-Qaïda, il est libéré par les troupes américaines. Cela ne l'empêchera pas de tuer deux soldats parmi ceux venus le délivrer et dont la mort ne cessera plus de le hanter. Revenu au Pakistan il vit quelques mois de bonheur auprès de la femme aimée dans la maison et le jardin de cette dernière avant d'être rappelé à une mission dans les régions limitrophes de l'Afghanistan. Il pourrait ne pas y aller, rester dans le jardin qui est un peu l'image du paradis au cœur même de l'enfer. Mais ses doutes et sa culpabilité le poussent à accepter. Durant une mission, il capture un soldat américain perdu, en qui il voit l'image même de tout ce qu'il hait. S'ouvre alors une sorte d'incroyable équipée dans le désert au cours de laquelle, dans un camion déglingué et dans un tête-à-tête muet et absurde avec son prisonnier,

à travers des dangers inouïs et d'actions dignes des plus incroyables films d'aventures, Mikal va aller au-delà de lui-même et tenter, au péril de sa propre vie, de sauver le soldat d'une mort assurée dans une tentative pour rédimer, à ses propres yeux, le crime qu'il se reproche. Son geste lui sera fatal et le sacrifice rédempteur prendra aussi une étrange tournure christique de transfiguration, puis qu'au terme de son entreprise folle, Mikal est emporté dans un hélicoptère américain et disparaît avec lui dans le ciel. Tout le long du roman, qui fait aussi le portrait de la formidable incompréhension entre des cultures en conflit arc-boutées l'une contre l'autre, et chacune sur ses certitudes sans finesses, le jeune homme tente, par-delà les questions de foi, de race ou de convictions politiques, de savoir si par ses actes il est un être bon ou mauvais. Et il fait tout, il va jusqu'au plus loin, contre tout ce qu'il a toujours cru ou pensé être le vrai, pour que la réponse soit qu'il est du côté du bien, un bien en définitive universel puisqu'il le mesure à l'aune de son humanité et non de ses convictions religieuses, communautaires ou nationales.

À côté du constat pessimiste et sombre que fait la littérature d'un monde où la violence semble sans issue, comme dans la fin du roman de Bret Easton Ellis, et le mal inhérent à la création dans son ensemble, la littérature interroge donc aussi l'extrême complexité de l'homme qui peut passer de la plus dure des violences contre l'autre au désir de rédemption. Et par cette interrogation, elle refuse d'accepter l'idée définitive d'une fatalité du mal.



ROMANS CITÉS

- [1] Levi, P. (1987). *Si c'est un homme*, tr. fr. Julliard.
- [2] Volodine, A. (1997). *Nuits blanches en Balkhyrie*, Gallimard.
- [2] Volodine, A. (1998). *Le Post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Gallimard.
- [2] Volodine, A. (1999). *Des Anges mineurs*, Seuil.
- [3] Soljenistyne, A. (1974). *L'Archipel du Goulag*, tr. fr, Seuil.
- [4] Mounif, A. (1999). *À l'Est de la Méditerranée*, tr. fr. Sindbad.
- [5] Varga Llosa, M. (2012). *La Fête au bouc*, tr. fr. Gallimard.
- [6] Labou Tansi, S. (1979). *La Vie et demi*, Seuil.
- [7] Thiem, M. (2012). *Lâcher les chiens*, tr. fr. Mercure de France.
- [8] Alexievitch, S. (2018). *Les Cercueils de zinc*, tr. fr. Actes-Sud.
- [9] Rushdie, S. (1996). *Le Dernier soupir du Maure*, tr. fr. Plon.
- [10] Easton Ellis, B. (1992). *American Psycho*, tr. fr. Robert Laffont.
- [10] Easton Ellis, B. (1996). *Zombies*, tr. fr. Robert Laffont.
- [11] Houellebecq, M. (1994). *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau.
- [11] Houellebecq, M. (1998). *Les Particules élémentaires*, Flammarion.
- [12] Gatoré, G. (2008). *Le Passé devant soi*, Phébus.
- [13] Aslam, N. (2013). Nadeem Aslam, *Le Jardin de l'aveugle*, tr. fr. Seuil.
- [14] Günday, G. (2015). *Encore*, tr. fr. Galaade.
- [15] Mouawad, W. (2012). *Anima*, Léméac/Actes-Sud.
- [16] Antoon, S. (2018). *Ave Maria*, tr. fr. Sindbad/Actes-Sud.



BIOGRAPHIE

Charif Majdalani est un écrivain, romancier et universitaire libanais de langue française. Professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, il y a dirigé le Département de Lettres Françaises de 1999 à 2008. Son enseignement et ses recherches académiques portent sur les littératures contemporaines française et comparée, notamment sur les formes les plus récentes du roman et leurs mutations.

Entre 2005 et 2023, il publie huit romans traduits dans de nombreuses langues, ainsi que deux essais.

Charif Majdalani est membre du comité de rédaction de *l'Orient Littéraire*, chroniqueur dans le quotidien *La Croix* et président de la Maison Internationale des Écrivains à Beyrouth.



BIOGRAPHY

Charif Majdalani is a Lebanese writer, novelist, and professor. He is Professor at Saint-Joseph University of Beirut where he was the Head of the French Literature Department from 1999 to 2008. His teaching and academic researches focus on contemporary French and comparative literature, in particular on the most recent forms of fictional literature and its changes.

Between 2005 and 2023, he published eight novels in French and two essays, which have been translated into several languages.

Charif Majdalani is a member of the *L'Orient littéraire's* editorial board, columnist in *La Croix* and President of the International Writers' House in Beirut.